

Thierry Luterbacher

# Quidam

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« QUIDAM »,  
CENT SOIXANTE-TREIZIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF  
ET DANIELA SPRING  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : « LES PAS PERDUS »,  
PEINTURE À L'ACRYLIQUE DE THIERRY LUTERBACHER, 1991,  
FORMAT : 92 X 74 CM  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-173-1  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2006 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*À mes fils, mes potes Apaches,  
Roman, Jonas et Léo*

*How does it feel  
How does it feel  
To be on your own  
With no direction home  
Like a complete unknown  
Like a Rolling Stone...*

La musique de ce livre est de  
BOB DYLAN.

## I

**J**E SUIS venu au monde sans pleurer. C'était inacceptable. Les bébés naissent en pleurant et rien ne devait désobéir à ce devoir. Le médecin, assisté de la sage-femme, m'a fessé en me tenant par les pieds. J'ai bien sûr fini par céder en hurlant. Tout le monde était content sauf Marietta, ma nourrice italienne, qui a crié à la barbarie.

Il fallait donc pleurer pour exister. Dès mon premier souffle de vie, tout était dit. J'ai compris que je ne serais jamais d'ici. Spectateur des habitants de cette planète et de leurs étranges certitudes, obstinément prêts à se taper dessus pour un vit, ou pour un con appelant à le suivre pour livrer bataille. La guerre toute simple des bons contre les méchants. Mais aussi la guerre entre ceux qui disaient qu'il y en avait une et ceux qui disaient qu'il n'y en avait pas.

Je n'avais aucune guerre à gagner. Je ne voulais suivre personne et je ne voulais pas être suivi. Je voulais juste vivre. En dehors du monde défectueux qui posait une éternelle énigme à la Terre qui l'hébergeait.

J'aimais tellement la Terre et sa sœur la vie.

Je suis né en regardant la nuit et ses étoiles. Les yeux du ciel. Je n'ai depuis rien vu de plus beau que

cette broderie d'éclats. Ou peut-être dans les yeux de quelques créatures qui se désaltèrent à la voie lactée.

Je suis né par une nuit d'été. À la maison. Parce que mon père était persuadé que dans les hôpitaux les bébés sont échangés. Il a ouvert la première page de mon album de photos et, de sa plus belle plume, il a écrit que son fils avait vu la nuit à 21 heures 30 : Calvin Aristide Filibert Fluss, poids 4 kg, stature 52 cm, cheveux blonds, yeux bleus.

Mon père lisait Marcel Proust. Ma mère dansait dans sa mémoire de jeune fille, jardinait l'oasis dans laquelle je m'amusais. Elle piochait son potager, arrachait les mauvaises herbes, créait des parterres de fleurs pour faire plaisir aux papillons et aux abeilles. Dans le verger, elle cueillait des pommes, des coings, des prunes et des mirabelles. Elle préparait des confitures, des tartes et des fruits au sirop. Marietta me chantait des berceuses italiennes.

J'étais né le même jour que ma grand-mère. Elle me racontait pourquoi j'étais un prince. Une chienne, Romi, vagabondait en aboyant joyeusement.

Je croyais que la vie allait ressembler à ça. Aux sourires. À mon lit. Au morceau de coton avec lequel je m'endormais en me caressant la joue. À Marietta qui m'apportait des jus d'orange pressée. À ma chienne qui s'endormait à côté de moi. À mon père et à ma mère qui ne me demandaient pas encore si j'avais fait mes devoirs. À m'étonner, dans la tendresse des bras de mes proches, des feuilles, des arbres, du ciel et de tous les regards attendris. À m'inventer une existence à quatre pattes dans l'herbe.

Je croyais que les jours et les nuits allaient se succéder paisiblement dans mon jardin. Que je tournerais les pédales de ma petite voiture sur les sentiers fleuris. Que maman pousserait ma luge à travers des paysages enneigés, à l'abri du froid, moi emmitoufflé dans une couverture de laine recouverte d'une peau de mouton.

La seule fonction des cauchemars était de me réveiller pour me faire consoler par des baisers. Parfois, je soulevais mes paupières lourdes, je repoussais le sommeil et je contemplais le paysage de mon bonheur. La main de ma mère tenait la mienne. Le museau de ma chienne respirait la paix. Mon coton ombilical tout contre moi. Je pouvais repartir dans mon voyage et courir dans le pré, en battant des bras, pour m'envoler au-dessus de ma maison. J'observais les têtes émerveillées de ma famille qui me regardaient planer dans le bleu limpide.

Rien jamais ne changerait. Maman soignerait mes écorchures au mercurochrome et soufflerait légèrement pour apaiser ma douleur. Je ne craignais rien dans ma citadelle, au pays des cerfs-volants et des ballons.

Une nuit, j'ai été réveillé par la voix de mon père qui chuchotait mon nom. Un châle vieux rose tamisait la lumière de ma lampe de chevet. Mon père avait un complet clair, une raie impeccable dans ses cheveux argentés. Il était beau comme un acteur américain à la première page d'un magazine. Il m'a vêtu d'un pantalon blanc et d'une magnifique chemise à palmiers comme je n'en avais encore jamais vu. Il m'a peigné comme lui. Il m'a pris dans ses bras. Dans

l'escalier, il répétait : « C'est ton anniversaire, Calvin, il est 21 heures 30, tu as cinq ans et ta grand-mère quatre-vingts. »

Le salon était fleuri de bouquets blancs. Ma grand-mère trônait devant la cheminée, mon père m'a déposé sur ses genoux et les flashes ont crépité. Ma mère avait une blouse blanche, à collet monté, sur laquelle était épinglée une rose rouge. Les mains croisées sur sa poitrine, elle souriait, en penchant un peu la tête de côté, comme seule une maman sait le faire. Il y avait des oncles, des tantes, des cousines, des cousins, mon grand-père et ma grand-mère maternels. Des fleurs, de la tendresse.

Rien jamais ne changerait. Pour toujours je resterai enfant comme cette nuit-là ! Le monde avait beau faire et beau dire. Il pouvait éclater des orages, tomber des éclairs, rugir des tempêtes, s'abattre des bombes sur le pauvre monde. Je resterai blotti dans mes parfums. Pour toujours enfant.

J'avais cinq ans de paix, d'odeur de talc, de crème et de confiture, sans la moindre escarmouche, pas de grondements, seuls quelques ronds dans l'eau avaient troublé la surface paisible de mon lac.

J'apprenais à nager et mes mouvements désordonnés étaient salués et encouragés par ma famille enthousiaste. J'étais Mozart lors de mes premiers pas, en balbutiant mes premiers mots, en crayonnant mes premiers dessins, en chantant une comptine, en frappant les touches du piano, en pinçant les cordes d'un violon miniature. J'étais Mozart quoi que je fasse, quoi que je dise.

Les habitants de ma planète étaient mes Indiens de plomb qui mouraient et ressuscitaient dans des guerres pacifiques. Un tigre qui couinait lorsqu'on lui pressait le ventre et un percheron costaud étaient les rois de ma ménagerie imaginaire.

Dans mes trésors, il y avait aussi une vieille boîte de pralinés remplie de crayons de couleur. Certains resplendissants, d'autres cassés, mâchouillés, que j'aimais tout autant. Incapable d'en jeter un seul sans trahir mes rêves qu'ils s'appliquaient tellement à dessiner. Ils étaient le sésame qui ouvrait la porte de la caverne où je cachais mes mensonges et mes vérités. Des milliers de pierres précieuses et un banquet de monstres, de diables et de sorcières.

Pour tailler mes crayons, j'avais ma machine. Je lui inventais des histoires qui la rendaient toute-puissante, bien au-delà de sa fonction. Elle redonnait la vie.

Je plaçais mon crayon terrifié au milieu de sa bouche aux dents de fer. Je tirais le mécanisme en arrière pour le coincer. Mon crayon pleurait. Je le rassurais en lui disant que c'était comme s'il s'asseyait dans le fauteuil du coiffeur. Il en sortirait taillé de frais, avec du sent-bon au parfum de sciure, comme neuf. Je tournais la manivelle. J'écoutais le bruit un peu rugueux de ma machine, la tenaille reculait et s'arrêtait net à l'entrée de la bouche. Mon crayon sortait splendide, pointu comme une aiguille. Il paraissait en rejoignant sa boîte, faisait le fier-à-bras parmi les autres, prêt à se raccourcir pour raconter ma tête.

Lorsqu'ils étaient trop courts pour que la mâchoire les enserre, je disais qu'ils étaient à la retraite et les laissais reposer en paix pour l'éternité dans la boîte de pralinés.

Ma chambre était une aventure où reposaient mes rêves et sommeillaient mes cauchemars. Dans le fond, des armoires vertes renfermaient la cruauté et l'innocence de l'enfance. Suspendue à la voûte céleste du plafond naviguait ma planète du petit prince. Dans les murs, des meurtrières guettaient l'autre monde, celui des adultes.

Et puis, il y avait mon lit recouvert d'un édredon rouge à losanges noirs sous lequel j'étais à l'abri des nuits infatigables et des journées boiteuses. Mon lit. Mon sous-marin. J'en étais le mécanicien réparant ses avaries avec des outils imaginaires. Colmatant les brèches par lesquelles s'infiltraient la réalité, la main de l'homme qui volait l'irréel. Les écoutilles protégées par le souffle paisible de ma chienne. La prière de ma mère: « Une clochette résonne, tellement belle quand elle sonne... »

Tout était tranquille au pays de mon lit.

Ma maison était jaune soleil. Son cœur, un four à bois en céramique bleue. Sa colonne vertébrale, un escalier qui la traversait jusqu'à la charpente du grenier, investi de mystère. Son poumon, la véranda qui saison après saison oxygénait les chambres de ses plantes vertes. Son œil, le balcon qui faisait le guet et contemplait du haut de sa majesté le jardin, le verger et une forêt où un écureuil noir planquait des noisettes et des pives.

Je respirais d'énormes tilleuls et grimpais dans des sapins fraternels qui me faisaient la courte échelle. Avec eux, je devenais ce que je voulais.

*Ô mon amour ! mon bel amour... parfois il ne suffit plus d'écrire pour t'inventer derrière mes yeux. Tu existais déjà dans mon jardin. J'apprenais à te rencontrer. Tu étais en devenir sur le territoire de mes cinq ans. Je ne faisais que de me préparer à t'aimer et si j'avais peur dans le noir en écoutant l'inconnu c'était déjà de te perdre.*

*Nous tenons de merveilleuses promesses. Nous jurons pour toujours que nous vieillirons ensemble en regardant les étoiles. Nous sautons de joie parmi les tombes en croyant l'amour éternel...*

*Mais nous sommes innocents quand nous rêvons.*



## II

LE JOUR de gloire de mon jardin fleuri était Pâques. La nuit d'émerveillement de ma maison jaune était Noël.

Le lundi de Pâques, je me réveillais la tête pleine d'histoires et je l'attendais. Le lapin qui allait déposer des œufs et du chocolat parmi les fleurs, les buissons et sur la mousse au pied de mes arbres.

Toute la famille se réunissait dans le salon et la discussion était toujours la même. Allait-il venir ? Mon père pesait le pour et le contre. Je posais des questions anxieuses. Est-ce qu'il allait venir ? Rien d'autre ne comptait. L'attente insoutenable.

Soudain, mon père se levait, l'air soucieux, et disait : « Bon ! Eh bien voilà ! Je vais aller siffler le lapin. »

Il partait dans le jardin et je restais tétanisé. Tout dépendait de mon père. Lui seul pouvait décider le lapin ! Des minutes interminables sur les genoux de ma mère à écouter le silence. Puis le sifflet éclatait, clair et vif. Nous le commentions, le jugions. Je collais mon nez à la fenêtre et parfois, je le jure, je le voyais passer.

Mon père revenait dans le salon avec un sourire complice et donnait le signal. Je me précipitais en poussant des cris de joie dans le jardin pour l'explorer. Je partais en quête d'extraordinaire. Le bonheur ressemblait à ça, soulever une branche, fouiller un buisson et découvrir un nid de paille rempli de sucreries multicolores, un lapin en chocolat ou un œuf peint à la main.

La récolte terminée, nous passions à table pour manger les œufs durs. Chacun en prenait un, patiemment choisi et éprouvé, et le cognait sur celui du voisin. L'œuf le plus solide suscitait admiration et convoitise mais finissait toujours par se faire défoncer par un autre encore plus résistant.

Après le repas, mon père, comme tous les jours, se levait et partait s'enfermer dans son bureau pour lire Proust puis faire la sieste. C'était l'heure où la maison reposait dans une quiétude imposée. Réveiller mon père pendant sa sieste, c'était allumer la poudre de sa colère et il n'y avait qu'une fuite dans l'escalier pour me mettre à l'abri de la cravache qu'il brandissait.

Noël commençait début décembre en ouvrant la première fenêtre du calendrier saupoudré de paillettes. La promesse de l'hiver et de la neige, de luge, de skis, de vacances et d'une nuit sacrée. L'enfant Jésus et les anges descendraient dans notre maison jaune pour illuminer le sapin, rien que pour moi.

La première flamme des quatre bougies de la couronne de l'Avent faisait le compte à rebours des

dimanches restants. Je déballais des cadeaux imaginaires et m'inventais des merveilles au goût de pain d'épices et d'oranges avec l'odeur de la cire et des aiguilles de sapin roussies. Je me répétais l'impossibilité de certains cadeaux pour mieux jouir de ma surprise.

Et puis arrivait le 24 décembre. Dès le réveil, je ne faisais qu'attendre le soir. Mon père disait qu'un ange descendait sur terre et apportait le sapin élu, le roi de la forêt, chez nous, dans notre salon, chez moi.

L'ange imprégnait le sapin de sa lumière et déposait les cadeaux sous ses branches dans lesquelles restaient accrochés quelques-uns de ses cheveux. Avant de s'envoler dans le ciel, il jouait de sa harpe et, lorsque je l'entendais, j'étais enfin autorisé à entrer dans le salon. La découverte du sapin étincelant de bougies, de boules et de flammes, les cadeaux multicolores étaient un miracle. La source de la beauté et du merveilleux. La naissance de la tendresse et de l'amour dans une crèche. Je sentais sur moi le souffle de l'âne et du bœuf, la chaleur des agneaux. La chambre était pleine du passage de l'ange et l'air encore frémissant du battement de ses ailes.

Dans cette chaleur nous nous blottissions en écoutant la musique de Noël. J'attendais que mon père dépose sur la platine le 78 tours du ténor Paul Sandoz pour que résonne « Minuit, Chrétiens, c'est l'heure solennelle... », le chant préféré de ma mère, sachant qu'après il m'autoriserait à déballer mes rêves.

J'ai, depuis toujours, comparé mes bonheurs à cette douce nuit. Ils devaient ressembler à ça.

Deux jours après Noël, nous partions en vacances d'hiver dans un vieil hôtel solitaire qui sentait bon les histoires anciennes. Un grand chalet déposé dans l'immensité silencieuse bravant la chaîne des Alpes. Des dîners et des conversations élégantes, enrobés de distinction britannique, faisaient face aux grondements primaires de la montagne. En attente d'une autre nuit magique, celle de la Saint-Sylvestre, remplie de bombes éructant des chapeaux pointus, des loups, trompettes, confettis et serpentins.

Je dansais dans les bras de ma mère sur des musiques suaves. La seule nuit où je décidais l'heure de mon coucher. Je croyais que les adultes s'embrassaient toujours après les douze coups de minuit. L'hôtel papillonnait et tintinnabulait de légèreté pétillante. La montagne lui renvoyait l'éternel écho de la peur ancestrale.

J'aimais le bois des chambres, parcourir ses lignes, ses taches de roussure et regarder par la fenêtre l'immensité du blanc. Sortir et poser ma trace dans l'étendue immaculée. Me retrouver tout contre les Alpes colosses, belles comme des légendes. Je les écoutais se raconter et j'éprouvais, bien mieux que toutes les histoires d'ogres et de sorcières, le frisson agréable à l'abri de ma vie protégée et tranquille.

La terreur se goûte avec délices lorsque l'on entend le bois craquer, les portes grincer, le tonnerre exploser et les éclairs flasher la nuit, embaumé par l'odeur et la chaleur d'un feu de bois

avec la certitude d'une mère qui tricote et d'un père tournant la page d'un livre.

Ma montagne préférée était la plus rebelle de la chaîne. Sa face nord une tueuse. Un éternel rappel de l'insignifiance humaine. Elle dressait ses arêtes comme des poings appelant au combat. Certaines nuits, le roc hurlait de rage défiant l'homme.

La face nord prenait l'homme qui escaladait la mort en partant à l'assaut de son sommet. Le piolet et les pitons frappaient la roche. Le froid coulait des blessures et rongait l'alpiniste comme une armée de rats, jusqu'à lui geler l'âme. Le corps suspendu dans le vide, il s'accrochait mains nues à une prise assassine. Toute une vie ne tenant qu'à quelques doigts. Bourré de coups de vent, de neige et de pierres, la peau déchirée par les lames de glace, il avançait centimètre après centimètre sur cet enfer de magma solide vomé du ventre de la terre.

Un jour, un rassemblement funèbre s'était tenu devant l'hôtel, sur la terrasse, autour de la longue-vue qui permettait d'ausculter la paroi nord, de se croire son intime, de s'investir dans les tragédies qu'elle mettait en scène. Une cordée s'accrochait désespérément. Les touristes s'agglutinaient, aimantés par l'attrait du drame comme ils s'arrêtaient sur le lieu d'un accident de la route, les sens excités par le malheur de l'autre, le regard avide sur le corps étendu sous une couverture. Un alpiniste avait dévissé et restait suspendu dans le vide.

Mon père m'a soulevé et je l'ai vu au bout de sa corde. Il balançait doucement à sa potence tout près de la gueule du roc qui l'avait lacéré. Il portait

autour du cou une écharpe de laine rouge qui éclatait comme un coquelicot sur la roche noire. Et, alors que je le regardais intensément de mes yeux de gamin qui ne connaissait pas le malheur, il a relevé la tête, ouvert les yeux... il me voyait.

Dans un effort douloureux il a soulevé un bras rigide de froid, il a détaché son écharpe et il l'a agitée. Mon père m'a alors posé par terre et d'autres yeux se sont précipités derrière la lunette d'approche. Et les gens criaient.

— Il agite une écharpe rouge! Il agite une écharpe rouge... Et maintenant sa main vient de retomber... Mon Dieu! Il vient de la lâcher... l'écharpe rouge tombe...

Et, moi, je savais qu'il m'avait fait un signe d'adieu, rien qu'à moi, pour me dire comme dans cette chanson que j'aimais tant : « Ce n'est qu'un au revoir, mon frère, ce n'est qu'un au revoir... »

L'écharpe rouge s'était posée sur une arête et je l'ai vue longtemps fleurir sur la paroi nord mangeuse d'hommes.

Comme un petit coquelicot, mon frère, un tout petit coquelicot...

### III

LE PREMIER véritable exil de ma bulle d'utopie fut mon entrée au jardin d'enfants. Il ne fut pas douloureux. Mon insouciance n'y était pas hors-la-loi. Je jouais et dessinais simplement dans une autre chambre qu'ils appelaient classe. La différence essentielle était que plusieurs enfants partageaient mes aventures. Ils ignoraient tout de mes guerres pacifiques, de mes héros et des secrets qui permettaient le passage sur ma terre de nulle part. Je découvrais qu'un enfant pouvait aller jusqu'à me frapper pour obtenir un crayon, une couleur ou un jouet. Je comprenais qu'il y avait les faibles, les forts et moi qui ne voulais être ni les uns ni les autres.

Et puis, il y avait Héloïse Nuage, un caramel aux yeux cannelle. Les gens portaient des noms qui ne disaient rien, et elle s'appelait Héloïse Nuage, avec une peau qui donnait envie de la goûter, de la lécher comme une sucette.

— Comment qu'il y en a qui ont de la chance !

— C'est parce que je viens des Îles.

Les Îles ! Il y avait dans ma chambre une reproduction d'un tableau du Douanier Rousseau.

Un paradis où tous les animaux se souriaient, une oasis apaisée par les vagues, habillée de palmiers vert émeraude, maquillée de fleurs aux couleurs papillon, habitée par des gens caramel et chocolat.

Lorsque M<sup>me</sup> Judith avait demandé à la classe « que voulez-vous devenir quand vous serez grands ? », j'avais répondu « rien » et Nuage « courir ». Et voilà, j'étais deux ! Il y avait elle et moi, au milieu des policiers, des pompiers, des hôtesse de l'air et des maîtresses.

Ses jambes étaient tellement longues que je me demandais si elles s'arrêtaient. Dieu les avait inventées pour courir comme il avait inventé ma tête en l'air pour ne rien faire. Je crois que nous étions les seuls à ne pas nous trouver impossibles.

Nos cheveux couraient en l'air. Nous étions ensemble parce que cela allait de soi, comme l'herbe est verte et le ciel bleu.

Elle me disait : « Un oiseau qui chante c'est l'amour dans mes yeux. »

Je lui disais : « Lorsque je pense quelque chose, je le dépense. »

Il fallait appeler M<sup>me</sup> Judith Maîtresse. Je devais lui obéir sans passer par les rites qui délivraient dans mon monde le titre de chef de bande. Mais Maîtresse méritait son titre. Je l'aurais choisie pour son sourire et parce qu'elle savait apprendre l'impossible aux autres en racontant des histoires. Comme attacher ses souliers. « Cal croise le chemin d'Héloïse et ils s'attachent. Ils construisent une maison, tournent une fois autour et entrent par la porte... »

Je lui dois ce sentiment de fierté. Réussir ma rosette tout seul, c'était conquérir mon indépendance, l'apprentissage de la liberté. Je pouvais attacher mes souliers et décider de sortir sans rien demander à personne.

J'aimais m'inventer des rituels. Lorsque j'essayais de comprendre, que j'ouvrais une pensée comme une fenêtre pour mieux contempler son paysage, je portais une calotte aux couleurs chaudes, cadeau de mon père rapporté d'un voyage, couvert de soleil et de senteur orientale. Je l'appelais mon chapeau à penser.

Parmi mes vêtements quelques-uns étaient fétiches. Je leur trouvais une élégance, une particularité, une présence qui disaient : ça, c'est moi, Cal Fluss. Je les appelais mes habits frères. Je les pleurais lorsqu'ils devenaient trop étroits et les enterrais dans une tombe. Là, mes habits frères qui m'avaient tellement bien servi reposaient en paix.

Et puis, il y avait mes endroits rêves. Des emplacements où je me sentais à l'abri, des lieux totems qui n'étaient complets qu'avec moi. Je les appelais mes tipis. La maison des Indiens d'Amérique, là où les sages fumaient le calumet de la paix, comme dans les aventures de Winnetou et de son ami Old Shattehand, la main qui frappe, les histoires de Karl May que me lisait ma mère.

Je cherchais mes tipis en explorant des lieux d'où émanait une odeur de sacré. À quatre pattes, je les auscultais jusqu'à trouver ma place. Je savais que je l'avais trouvée quand j'étais envahi d'une chaleur soudaine.

En sortant de l'école enfantine, je rejoignais le bureau de mon père en traversant un pré sur lequel veillait une statue. Une mère de bronze, la tête penchée sur un enfant imaginaire qu'elle tenait entre ses bras croisés. Je me recroquevillais au milieu de ce vide. Lorsque la peur de l'indicible s'abattait sur moi, je trouvais refuge au creux de l'amour de ce tipi de bronze. Loin de l'arène des adultes, cette maman universelle me couvait et me remontait comme une boîte à musique pour que résonnent mes notes intimes.

En me voyant mon père s'écriait: «Diantre! mais c'est Calvin, ma vieille branche! Il est donc grand temps de remonter dans mon Idée!» J'aimais les mots de son parler. Il disait: «Je suis le grenier de la langue française...» L'Idée dans laquelle nous montions, c'était sa voiture qui nous ramenait dans notre village. Une Citroën ID. Et ça me plaisait de monter dans une Idée jusqu'à ma maison jaune soleil.

Lorsque le ciel vibrait d'été, nous chargions l'Idée de vacances et nous partions pour la mer. Après les deux premières heures de route, une lutte acharnée sur les arrêts débutait à chaque fois entre mon père et ma mère. Papa n'avait qu'une idée en tête, rouler jusqu'à l'extrême limite de sa jauge d'essence. Maman exigeait des pauses pipi. Si bien que tout cela se terminait régulièrement en dispute.

Moi, je cherchais à sentir le goût du sel sur mes lèvres.

Ma mère optait pour un mutisme glacial qui gelait les os de papa. Il finissait par emprunter la voie d'accès d'un restoroute en bougonnant. Maman sortait triomphante de la voiture en se plaignant de maux de ventre dus à l'entêtement de papa.

Le passage de la frontière ne faisait que renforcer les hostilités. Mon père prenait un énorme plaisir à faire étalage de son bagout dans la langue du douanier qui lui répondait en français, ne comprenant pas un mot de son flot de paroles estropiées. Il passait alors aussi au français mais en prenant l'accent du douanier. Rien ne pouvait le dissuader de la certitude qu'ainsi il le mettait à l'aise. Ça se terminait toujours très mal par un contrôle zélé de la voiture et de tous les bagages. Maman avait beau expliquer à papa que le douanier était persuadé qu'il se foutait de sa gueule. Rien à faire.

Il n'y avait que les vents marins, le goût du sel et la vue sur la mer qui décrispaient l'atmosphère orangeuse du voyage. Papa posait alors la main de maman sur son cœur et lui chantait « La mer ».

Nous défilions en fête dans la longue avenue sablonneuse qui menait au Grand Hotel Spiaggia d'Oro.

Le temps était vaporeux. Joyeux. Comme les tissus rayés bleu et blanc des parasols et des chaises longues. Le sable avait cette même négligence légère que la soie. Le sable fin comme la lingerie fine de maman.

Un sentier traversait un troupeau de pins qui jouait à être une forêt. Je leur faisais remarquer en passant que, dans mon pays, une forêt, excusez-moi, c'était autre chose.

Et la mer. Ondulante, peignée à la brillantine. Énorme. Elle me mentait des frissons avec sa courbe mystérieuse. Là-bas où elle épousait le ciel, la mer inventait le vide où tombaient les étoiles quand elles avaient fini de briller.

## IV

— **P**ARBLEU ! Nuage... Nuage... ce n'est pas un nom, tout au plus un sobriquet !

— Elle s'appelle Nuage parce qu'elle vient des Îles, papa.

Je venais d'inviter Héloïse dans ma maison soleil. Je l'aimais parce qu'avec elle tout était simple. Nos parents se sont téléphoné pour se dire que rien n'était simple. Ils se renvoyaient des phrases, comme des balles de ping-pong, pour arranger notre rencontre que nous avions organisée en deux mots. J'ai tout de même pris plaisir à écouter mon père dire avec cérémonie : « Bonjour, monsieur Nuage, Edgar Fluss... oui, comme le fleuve, et vous, comme le ciel... parfaitement, cela se marie à merveille, hahaha!... enchanté, monsieur Nuage... croyez que je partage cet honneur, monsieur Nuage... permettez-moi de partager ce sentiment... mais parfaitement ! D'ailleurs un bonheur sans nuage est-il possible, hahaha!... tout à fait... fort bien... mes respects à madame votre épouse... bonsoir, monsieur Nuage... »

Avant de sortir de classe, nous chantions « À la claire fontaine » que M<sup>me</sup> Judith accompagnait à la flûte douce. Comme d'habitude, j'ai enlevé mes pantoufles, noué les lacets de mes souliers, « Cal croise le chemin d'Héloïse et ils s'attachent... », enfilé ma veste, passé en bandoulière mon sac bleu « Swissair », vidé de son dix-heures, et enfoncé ma casquette. Tout comme d'habitude.

Mais là, j'ai pris la main de Nuage pour traverser le pré, contourné mon tipi, que je ne gardais que pour moi, et nous avons marché, en balançant les bras, le long de la rivière. Moi et Nuage. Et ça c'était neuf et frais comme un petit pain au lait.

Nuage a dit : « Bouge pas et regarde ! » Elle est partie au trot jusqu'au bout de la ruelle et elle a couru rien que pour moi. Ses pieds jouaient au yo-yo avec le bitume. Elle décochait ses longues jambes caramel comme des flèches d'Indiens et c'est un souffle à la vanille qui m'a dépassé. Nuage se disait en courant.

Je pensais très fort que ma vie serait faite d'instantants comme celui-là. J'aurais voulu voir apparaître un génie et m'avouer incapable de trouver un vœu à exaucer pour rendre ma vie encore plus belle.

Nous avons continué en sautant à cloche-pied jusqu'au bureau de mon père.

— Oh ! mais n'est-ce pas là Calvin, ma vieille branche, accompagné d'Héloïse, jolie comme un nuage ? Mademoiselle, portez-vous le prénom de la nièce du chanoine Fulbert, épouse d'Abélard, qui mourut abbesse, ou dois-je vous considérer comme un hommage vivant à Jean-Jacques Rousseau ?

Main dans la main, nous pouffions encore de rire en montant sur les sièges arrière de l'Idée, titillés par la verve de mon père. Peu lui importait l'âge ou la nature de ceux qui se trouvaient en sa compagnie, la moindre présence le mettait en scène. Papa ne parlait pas, il déclamait. Il donnait de l'éloquence à la plus futile banalité.

J'ai entraîné Nuage dans la maison, monté quatre à quatre les escaliers, poursuivis par Romi qui tenait à renifler et à lécher la peau caramel, et nous avons déboulé dans ma chambre. Je me suis arrêté devant le tableau et je lui ai dit : « Tu es chez toi ! Dans ton île ! »

J'avais la tête embrouillée de courts-circuits et j'ai sauté sur mon lit. Je rebondissais comme une balle gonflée de trop de choses à dire et à montrer.

Nuage restait sans bouger devant le tableau.

— Elle est comme ça, mon île ?

— Ben oui ! Tu ne la reconnais pas ?

— Non ! mais elle est belle quand même !

Mon père se tenait dans l'embrasement de la porte, les bras croisés, l'épaule et la tête appuyées contre le chambranle, toujours impeccablement peigné, un complet nuit, une cravate du même bleu finement brodée d'arabesques et une chemise blanche. Il donnait toujours l'impression de tourner une scène de cinéma.

— Voyez-vous, mademoiselle Héloïse, le peintre de ce tableau, Henri Rousseau, qui devait son surnom de « Douanier » à son emploi à l'octroi de Paris, n'a jamais vu les îles ni les jungles qu'il créait dans son atelier. Son inspiration, il la trouvait au Jardin des Plantes et dans son album « Bêtes

sauvages ». Lorsqu'il peignait, il était tellement envoûté par ses visions extraordinaires qu'il était pris de vertige et devait ouvrir la fenêtre, respirer l'air à pleins poumons pour retrouver ses esprits.

» Écoute la morale de l'histoire, Calvin, toi qui aimes par-dessus tout ne rien faire, elle a été découverte par Pascal : « ... tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. »

J'ai rebondi une dernière fois en m'éjectant vers Nuage et je l'ai enlevée du tableau, bousculé mon père, déboulé dans l'escalier, traversé en trombe la cuisine, sauté les marches, atterri dans le gravier, laissé des traces de dérapage, roulé dans l'herbe. Nous sommes restés immobiles en faisant les anges, couchés main dans la main en regardant le ciel. Moi et Nuage dans le jardin.

À quatre pattes, dans le verger, les brins d'herbes devenaient des lianes, les arbres des baobabs, les branches de bois mort des anacondas, les chardons des monstres, les insectes des dragons et les fleurs où se posaient des fées papillons, des princesses. Nos personnages imaginaires liaient connaissance, se présentaient, se racontaient. Ils avaient tous un nom, une histoire, un passé. Parfois splendides, parfois abominables, généreux, sanguinaires, forts, courageux, faibles, lâches et minables. Nous inventions des mots et des langues en nous confiant des secrets, des choses défendues. Héroïnes, héros, plantes, arbres, animaux, nous devenions ce que nous avions envie de devenir. La nuit tombait en plein jour et le vent nous emportait sur le dos d'un scarabée vers la lumière incertaine d'une luciole.

— Je vais te faire un concours hippique !

Je suis monté sur mon cheval Crin-Blanc et je l'ai lancé à l'assaut des parterres de fleurs de ma mère poursuivi par les aboiements de Romi. Je sautais sous les applaudissements de Nuage et Crin-Blanc s'est cabré en s'arrêtant devant elle.

Je l'ai tout de même fait s'asseoir dans quelques-uns de mes tipis. Je lui ai présenté mes sapins frères et l'écureuil noir qui y habitait. Je lui ai fait visiter l'autre secret et défendu de la cabane à outils où régnait une faux prête à nous pourfendre.



*Ô mon bel amour, je n'ai fait que te regarder  
En écoutant la nuit trembler  
Je n'étais qu'un quidam, un frère de passage  
Qui vit là où reposent les songes*

*Nous nous endormons en suppliant nos anges  
De nous accorder un miracle, de nous délivrer  
L'instant d'une nuit nous ressemblons  
À tout ce que nous n'avons jamais été  
À promettre, à jurer que nous deviendrons ensemble  
Mais nous sommes innocents quand nous rêvons*